

## Article

---

« Krieghoff et les ceintures fléchées »

Monique Genest-LeBlanc

*Rabaska* : revue d'ethnologie de l'Amérique française, vol. 8, 2010, p. 69-76.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/045255ar>

DOI: 10.7202/045255ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# Krieghoff et les ceintures fléchées

MONIQUE GENEST-LEBLANC

Ethnologue<sup>1</sup>

Cet article se veut un regard d'ethnologue et d'artisane de la ceinture fléchée sur l'œuvre de Cornélius Krieghoff, particulièrement sur ses tableaux de scènes rurales et champêtres. Bien sûr, je ne me ferai pas critique d'art. Je n'en ai pas les compétences. J'ai seulement une vive admiration pour ces œuvres, car ses personnages ainsi que ses paysages sont réalistes et plaisants. Mon regard scrutateur s'est arrêté sur les ceintures fléchées puisque c'est là le domaine où je me spécialise depuis quarante ans en tant qu'artisane de ceintures fléchées et en tant que chercheuse, d'où la réalisation d'une thèse de doctorat<sup>2</sup> sur son histoire et sa présence au Bas-Canada.

Voyons d'abord qui était Cornélius Krieghoff. Un peintre, bien sûr et très connu de nos jours. Il est né à Amsterdam, le 19 juin 1815, d'un père allemand et d'une mère hollandaise. Son enfance se passa à Düsseldorf et à Schweinfurt. À un jeune âge, avec un ami, il fit le tour de l'Europe, payant ses frais de la vente de ses « peintures » et de sa musique. En 1837, il émigra à New-York et se joignit à l'armée américaine où il combattit dans la guerre des Séminoles en Floride. À New-York, en 1840, il rencontra sa future épouse Louise Gauthier. Puis il s'installa à Montréal où il s'annonça comme artiste. En 1844, il alla à Paris où il a copié des chefs-d'œuvres sous la direction de Michel Martin Prölling. Il revint à Montréal en 1846 et s'annonça encore comme artiste. En 1850, il produisit beaucoup de tableaux. En 1853, c'est à Québec qu'il s'installa où il peignit des scènes urbaines et des paysages des régions avoisinantes. Il retourna vivre en Europe de 1863 à 1870. Il revint brièvement à Québec en 1871 puis déménagea à Chicago où il mourut quelques mois plus tard, le 8 mars 1872<sup>3</sup>.

---

1. Ethnologue, membre de la Société québécoise d'ethnologie et artisane de la ceinture fléchée depuis 1968, Monique Genest-LeBlanc est l'auteur de *J'apprends à flécher* (Montréal, René Ferron, éditeur, 1973), *Parle-moi de la ceinture fléchée* (Montréal, Fides, 1977), *Le Tissage aux doigts* (Paris, Solar, 1981), « *Une jolie ceinture à flesche* » (Québec, Presses de l'Université Laval, 2003).

2. Monique Genest-LeBlanc, « Introduction de la ceinture fléchée chez les Amérindiens : création d'un symbole de statut social », Québec, Université Laval, Faculté des Lettres, Ethnologie des francophones en Amérique du Nord, 1996. Cette thèse demeure inédite, comme « La Ceinture fléchée au Québec : présence et particularités » (mémoire de maîtrise, 1991).

3. Musée des beaux-arts du Canada, site Cybermuse.

J'ai révisé un grand nombre de toiles de Krieghoff, soit 170. Plusieurs, 152, sont reproduites dans le livre de Dennis Reid<sup>4</sup>, un nombre plus restreint, soit six, dans le livre de Chrystine Brouillet<sup>5</sup> puis les douze que j'ai eu l'occasion d'admirer dans divers musées et qui sont citées dans un essai<sup>6</sup>. On dit qu'il aurait vendu 450 toiles, soit le quart de sa production<sup>7</sup>. À partir des 152 œuvres présentées dans *Images du Canada*<sup>8</sup>, 84 représentent des scènes rurales, champêtres ou familiales où j'ai relevé des ceintures fléchées portées par ses personnages. Krieghoff s'avère un fin observateur. Il a su saisir que les ceintures que l'on portait avaient différentes apparences et couleurs. Il y nota celles de couleur rouge unie, généralement étroites et parfois un peu plus larges, et celles plus colorées, suggérant le type Assomption, d'un motif plus élaboré. J'ai calculé la proportion des unes et des autres afin de comparer avec le pourcentage des ceintures produites au Québec, soit pour les compagnies de traite de fourrures, soit pour les paysans, ceux dont la famille ne pouvait pas leur en tisser une.

Au cours de mes recherches dans les archives de la compagnie de la Baie d'Hudson, j'ai relevé, entre 1821 et 1873, 2 222 ceintures de diverses appellations ; seulement 47 (soit 2%) étaient d'appellation Assomption, une ceinture plus élaborée, demandant plusieurs heures de travail, donc plus coûteuse. Comparant la présence de ceintures plutôt colorées dans les tableaux de Krieghoff suggérant une telle ceinture, j'ai calculé que, sur les 188 ceintures que portent les paysans, 25 étaient plus colorées suggérant une ceinture de type Assomption. Cela donne une proportion de 13.2% proportion beaucoup plus élevée que le 2% mentionné plus haut. Mais tout de même minime.

Certains critiques, surtout des spécialistes d'art, qualifient de scènes romantiques et, on devine, inventées, les tableaux peints par Krieghoff. Contrairement à ces idées émises, ayant lu des récits de voyage de divers visiteurs de la même époque et comparant leurs écrits concernant les ceintures fléchées à ce que Krieghoff a peint, j'en conclus qu'il a su capter fidèlement la vie et l'habillement des paysans du Bas-Canada. On a beau arguer que ces scènes appartenaient à une époque du passé, voire dépassée, je ne crois pas que, dans les villages de campagne, on suivait la mode vestimentaire comme dans les villes où arrivaient les nouvelles des vieux pays. On ne se déplaçait pas facilement et on n'avait sûrement pas les moyens de se plier aux caprices de la mode.

---

4. Dennis Reid, *Krieghoff, Images du Canada*, Montréal, Éditions du Trécarré ; Toronto, Musée des Beaux-Arts de l'Ontario, 1999.

5. Chrystine Brouillet, *Cornélius Krieghoff*, Montréal, La courte échelle, 1995.

6. Monique LeBlanc, « une jolie ceinture à flesche », *op. cit.*, 2003, p. 79-80.

7. D. Reid, *op. cit.*

8. D. Reid, *ibid.*

Enfant en 1937, lorsque, avec ma famille, je passais mes étés au bord de la mer dans le Bas-Saint-Laurent, j'avais remarqué que les fermiers et les membres de leur famille n'étaient pas vêtus comme nous de la ville, qu'ils se déplaçaient en voitures à cheval au lieu d'autos. C'était d'ailleurs un grand plaisir lorsque nous pouvions monter dans ces voitures. Le dimanche, c'étaient les calèches des fermes avoisinantes qui venaient nombreuses sur le chemin de terre menant à la mer. Durant l'hiver, les enfants de la ferme, soit celle de l'est ou celle de l'ouest de cet endroit qui n'était pas un village, nous racontaient qu'ils se rendaient en carriole au village pour assister à la messe, traversant ainsi la montagne puisque les chemins n'étaient pas déneigés. Je répète que nous étions en 1937. Ces gens n'avaient pas ou avaient peu de contact avec les citadins et, si nous étions étonnés de leurs manières de se vêtir, eux nous considéraient ignorants de tout leur quotidien. Que savions-nous de la traite des vaches, de la confection du savon, du beurre, du pain, du filage de la laine de leurs moutons ? etc. Donc, quand Krieghoff peignait des scènes rurales et campagnardes, il me semble très probable que leur façon de vivre n'était pas la même que celle des citadins et c'est peut-être pourquoi des analyses faites de ses tableaux par des spécialistes d'art ont semblé oublier cette situation.

H. D. Thoreau<sup>9</sup>, qui visita le Bas-Canada en 1856, disait des gens des villages qu'ils ne savaient rien de la ville de Québec. Il n'y avait pas la radio,



Dessin publié dans *Harper's*, 1893. Une famille d'habitants arrivant aux États-Unis.

117

9. Henry David Thoreau, *A Yankee in Canada*, Boston, Ticknor and Fields, 1866.

la télévision et la toile pour renseigner instantanément sur les nouvelles modes. N'allait-on pas au moment de l'exode vers les « États », comme on disait alors, y arriver portant pour certains une ceinture fléchée sur le capot d'étoffe du pays. Reprenons ici un dessin bien révélateur de ce fait publié en 1893 dans le magazine américain *Harper's* et intitulé : *Une famille d'habitants arrivant aux États-Unis*<sup>10</sup>.

Pendant cet exode des agriculteurs ou d'autres habitants du pays vers le Massachusetts, le New-Hampshire et autres États des États-Unis, on a présenté particulièrement dans un article du magazine Harper une image dessinée à la main, la photographie étant à ses débuts, d'un Canadien revêtu de son costume traditionnel, soit tuque, capot d'étoffe du pays et ceinture fléchée. Une anecdote amusante à ce sujet me fut racontée par une religieuse originaire du Massachusetts. Dans les années 1950-1960, alors que des *réfugiés* [sic] arrivaient et avaient besoin de vêtements chauds pour l'hiver, on les amenait dans un entrepôt où étaient conservés des habits. Un jour, à son grand étonnement, sœur T. vit arriver un homme qui avait endossé au complet le costume traditionnel du Canadien. Dans les années 1950-1960, voir cela ne put que la surprendre et la faire sursauter d'étonnement.

C'est donc tout à fait plausible qu'en 1850 des paysans portaient encore l'habillement qu'a fréquemment peint Krieghoff dans des scènes rurales de la vie quotidienne de ces gens ou encore à l'occasion de parties de plaisir comme les rencontres des Fêtes ou des soirées dansantes.

En remontant dans le temps, soit 1806, on lit que le visiteur britannique John Lambert qui avait visité plusieurs villages du Bas-Canada avait remarqué que : « 5 habitants sur 6 portaient une ceinture colorée<sup>11</sup> ». Quarante ans plus tard, certains avaient probablement modifié ou abandonné ce costume, mais plusieurs le portaient encore. Henry David Thoreau, suite à sa visite au Québec en 1856, racontait à son retour à Concord, Massachusetts, qu'il rencontrait des Canadiens immigrés au Massachusetts revêtus du même costume qu'il avait remarqué dans les rues du Bas-Canada. On est en 1857 dans les années Krieghoff. Il l'écrit également de ceux qu'il a vus dans des villages pas toujours très éloignés de Québec ou de Montréal. C'est ainsi qu'il les décrit :

The very few mechanics whom we met had an old-Bettyish look, in their aprons and *bonnets rouges*, like fools' caps. The men wore commonly the same *bonnet rouge*, or red woollen, or worsted cap, or sometimes blue or gray, looking to us as if they had got up with their night-caps on, and in fact, I afterwards found that they had. Their clothes were of the cloth of the country, *étouffe du pays*, gray or

10. Ce dessin a été reproduit dans le magazine *L'Actualité*, janvier 1989, p. 117 : « Le Grand Exode », par Christian Rioux

11. John Lambert, *Travels through Lower Canada and the United States of America in the year 1806, 1807 and 1808*, London, Richards Phillips, 1810, vol. 1, p. 158.

some other plain color. The women looked stout, with gowns that stood out stiffly, also, for the most part, apparently of some home-made stuff. We also saw some specimens of the more characteristic winter dress of the Canadian, and I have since frequently detected him in New England by his coarse gray home-spun capote and picturesque red sash, and his well furred cap, made to protect his ears against the severity of his climate.<sup>12</sup>

Concernant les mœurs des Canadiens, dans les années 1840 un auteur racontait : « [...] le Canadien français se lance dans la course même à la fin du service religieux » ; « s'il se livre à des concours de vitesse les dimanches et les jours de fêtes, dont le calendrier lui donne plus que sa part, *Jean Baptiste* n'en est pas moins enclin à s'abandonner aux joies de la course en toute autre occasion.<sup>13</sup> »

Ces comportements se manifestent encore de nos jours. Qui n'a pas été éveillé et n'a pas entendu, un jour ou l'autre, ou plutôt une nuit ou l'autre, des fins de parties dans leur voisinage, des cris et des rires stridents, des farces croustillantes débitées à tue-tête.

Les Canadiens français aimaient profiter de la vie, parfois même à l'excès ; ainsi commentait dans ses écrits John Lambert<sup>14</sup>. Quarante ans après les remarques de John Lambert, il n'est pas surprenant que Krieghoff saisisse des scènes excessives de débordement de liesse. Si Krieghoff revenait sur terre, il pourrait noter des scènes de courses d'autos par des jeunes, non pas à la sortie des offices religieux, mais à la sortie de parties trop arrosées, courses folles qui malheureusement finissent parfois en carnage.

Krieghoff aurait encore aujourd'hui l'occasion de figer sur ses toiles des scènes semblables aux fins de bal. Il n'y verrait pas de ceintures fléchées puisque le costume national est maintenant le *jean*, le plus délavé ou échancré possible, ainsi que la casquette de baseball portée à l'envers. Et cent soixante ans plus tard, soit de 1840 à 2009, profiter de la vie à excès n'a pas changé. Même le besoin de se distinguer des autres par l'habillement est resté bien vivant. Plus ça change, plus c'est pareil !

H. D. Thoreau n'est pas le seul à avoir décrit ce qu'il voyait de différent de chez lui. Les militaires allemands venus défendre le pays en 1776 avaient reçu l'ordre en quittant leur pays, d'avoir sur eux en tout temps carnet et crayon afin de noter les choses observées au Nouveau Monde. En somme, à leur exemple, c'est ce qu'a fait Krieghoff avec ses pinceaux quelque quatre-vingts années plus tard ! Grâce à cet ordre, plusieurs Allemands ont laissé

12. Henry David Thoreau, *op. cit.*, 1866, chap. 3, Sainte-Anne, p. 42.

13. Dennis Reid, *op. cit.*, p. 162, note 42 : citation tirée de R. L. Jones, « The Old French-Canadian Horse : Its History in Canada and the United States », *The Canadian Historical review*, Toronto, vol. xxvii, n° 2, June 1947, p. 134-135.

14. John Lambert, *op. cit.*, vol. 1, 1810, note 44, p. 174-175.

écrits et dessins parfois rudimentaires de la présence et de la confection des ceintures colorées par les paysans dans leurs chaumières. Ils nous ont permis ainsi d'ajouter à nos connaissances de l'histoire de notre ceinture traditionnelle et des mœurs d'alors.

Krieghoff a sûrement visité des villages, que ce soit autour de Québec ou autour de Montréal, lieux où il a habité durant quelques années. Il se trouve à Boucherville en 1840, à Montréal en 1845, et à Québec en 1855. Les scènes ne peuvent entièrement sortir de récits qu'on lui aurait faits ; c'est certes qu'il en a vu lui-même. Toujours pour m'arrêter aux ceintures fléchées, il a saisi plus exactement, plus justement que bien des gens, les différences entre ceinture rouge, plutôt celle du peuple, et celle colorée des familles mieux nanties, car une ceinture tissée à la main ayant un motif plus élaboré coûtait beaucoup plus cher que celle tissée sur divers métiers au pays ou souvent en Angleterre. Si aujourd'hui Krieghoff se promenait dans les rues de Québec durant le Carnaval et peignait des scènes, il indiquerait la différence des nombreuses variétés que l'on voit, car certains pays en ont pris la commercialisation d'où tissage à la machine et non tissage traditionnel aux doigts à design particulier. On ne saurait le reprocher à ceux qui les portent pour cette brève période de réjouissances, car une ceinture tissée aux doigts impliquerait une grande dépense.

Citons des écrits de Thoreau bien révélateurs de Québec, époque de sa visite et de celle des tableaux de Krieghoff.

[...] Reëntering Quebec through St. John's Gate, we took a caleche in Market Square for the Falls of the Chaudiagere, about nine miles southwest of the city, for which we were to pay so much, besides forty sous for tolls. The driver, as usual, spoke French only. The number of these vehicles is very great for so small a town. They are like one of our chaises that has lost its top, only stouter and longer in the body, with a seat for the driver where the dasher is with us, and broad leather cars on each side to protect the riders from the wheel and keep children from falling out. They had an easy jaunting look, which, as our hours were numbered, persuaded us to be riders. We met with them on every road near Quebec these days, each with its complement of two inquisitive-looking foreigners and a Canadian driver, the former evidently enjoying their novel experience, for commonly it is only the horse whose language you do not understand ; but they were one remove further from him by the intervention of an equally unintelligible driver.<sup>15</sup>

La description de Thoreau des calèches aux endroits où il les a vues ou simplement empruntées pour ses déplacements correspond aux tableaux de Krieghoff. On ne peut pas dire que c'était du passé, même pas pour la ville

15. Henry D. Thoreau, *op. cit.*, chap. 4, p. 64.

puisque c'est au marché qu'il monte dans une calèche et nous la décrit. Donc, quand Krieghoff peignait des scènes rurales et campagnardes, trop de détails y sont représentés avec exactitude démontrant que ce n'est pas simplement à partir de récits qu'on lui aurait faits, c'est qu'il a vu de ces scènes lui-même. Il est très probable que leur façon de vivre n'était pas la même que celle des citadins.

Krieghoff n'a-t-il pas fait comme Bruegel présentant des scènes des mœurs de son pays, nous livrant des détails de vie historiques. À sa façon, Krieghoff fut un artiste documentariste, ce que confirment des écrits de la même époque.

On lit que Krieghoff aurait vendu plusieurs toiles représentant des Indiens, soit le tiers de sa production. Cependant si on fait un bref calcul de celles présentées dans le livre de Dennis Reid, il y en a peu et peu d'Indiens sont représentés portant une ceinture fléchée. En effet, ce n'est pas étonnant, quand on sait que la ceinture ne faisait pas partie de leur habillement et que c'est un emprunt aux Canadiens français, que ce soit par ceux du Bas-Canada ou de l'Ouest canadien.

Marius Barbeau serait le premier biographe important de Cornélius Krieghoff en 1934. Il voyait dans les peintures de Krieghoff des images réalistes de la vie quotidienne de son époque<sup>16</sup>. Je ne puis que l'appuyer dans son évaluation des toiles.

Dans son livre, Dennis Reid rapporte les propos de Ramsay Cook : « [...] on devrait cependant voir dans les toiles de Krieghoff la pure nostalgie d'une époque révolue. En réalité son œuvre a forgé une image du mode de vie de la majorité des Canadiens français de l'époque, et un mode de vie qui allait d'ailleurs exister encore longtemps après la mort de l'artiste.<sup>17</sup> »

On a aussi reproché à Krieghoff de répéter les thèmes de ses tableaux, vulgarisant ainsi son art. N'oublions pas qu'en 1850, peu de touristes voyageaient au Bas-Canada et, s'ils y sont venus, quelques-uns à leur retour dans leur pays ont décrit ce qu'ils ont vu. C'est un fait incontestable que les visiteurs étrangers n'avaient pas d'appareils photo à cette époque pour capter des scènes de la vie des habitants. Les tableaux de Krieghoff ne remplacent-ils pas les photos, les diapos, les vidéos des scènes, les cartes postales, captant ce qui nous a frappé comme particulier au pays visité, tel l'Oktoberfest de Munich, la fontaine de Trévi de Rome, etc., scènes qu'on a immortalisées pour les présenter à nos parents, à nos amis : à notre manière, des tableaux adaptés à notre siècle. Il faut donc remercier Krieghoff pour l'héritage qu'il a laissé !

---

16. Dennis Reid, *op. cit.*, « Avant-propos et remerciements », p. viii.

17. *Ibid.*, p. 146.



